
Introduction

**Famille et mobilité sociale en Russie, XVI^e-XVIII^e
siècles**

André Berelowitch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8354>

DOI : 10.4000/monderusse.8354

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 265-274

ISBN : 978-2-7132-2541-3

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

André Berelowitch, « Famille et mobilité sociale en Russie, XVI^e-XVIII^e siècles », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 57/2-3 | 2016, mis en ligne le 01 avril 2016, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8354> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8354>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Introduction

Famille et mobilité sociale en Russie, XVI^e-XVIII^e siècles

André Berelowitch

La société n'est pas une famille¹.

Gérard Mendel

- 1 Consacré à l'histoire des familles, et à leur ascension ou (plus rarement) à leur déclin, dans la Russie des XVII^e et XVIII^e siècles, ce numéro des Cahiers du Monde russe n'est pas le premier à aborder ce genre de sujets. Il s'inscrit dans une tendance récente de l'historiographie de la Russie qui, succédant à l'histoire de l'État et à l'histoire, marxisante ou non, de l'économie et des classes sociales, s'intéresse de plus en plus à l'histoire de la vie privée et à la thématique de la micro-histoire.
- 2 Si ce numéro ne peut donc revendiquer une totale originalité, il se rachète cependant par deux traits apparemment contradictoires : sa variété et son unité. L'enquête est poursuivie dans des milieux sociaux très divers, depuis la famille impériale (Pavlov²) jusqu'aux paysannes rachetées aux Tatars (Lavrov), en passant par l'aristocratie (Kosheleva, Sedov, Steindorff), les généraux (Chernikov), les bureaucrates (Babkova), les marchands (Kamenskii, Timoshina), la moyenne noblesse du sud de la Russie (Glagoleva), la toute petite noblesse de Sibérie (Borisov), les chargés d'affaires conventuels de Suzdal' (Berelowitch) et les cosaques installés à Sevs (Joukovskaia-Akelev).
- 3 Surtout, cet ensemble d'articles remarquablement cohérent est sans doute le premier dans l'historiographie de la Russie à concentrer l'attention sur la famille, ce qui, pour user d'une métaphore militaire, augmente considérablement sa puissance de feu. L'histoire classique de la Russie, structurée par les siècles et les règnes, ponctuée de guerres, de coups d'État, de jacqueries et de révolutions, ne mentionnait guère que les personnalités d'exception, et ses schémas ont persisté, pour l'essentiel, sous le régime soviétique : la glorification des « masses populaires » n'allait pas jusqu'à leur accorder l'individualité. C'est en cela que ce recueil est innovant. Il n'est pas exagéré de dire qu'à la lecture des textes qui suivent, nous découvrons une autre Russie : le monde

foisonnant des familles, qui luttent pour les places, la richesse, le pouvoir et l'honneur, qui rivalisent, s'allient ou se combattent, avec pour armes principales le mariage, l'héritage et l'intrigue, obéissant ainsi aux lois de Darwin bien plus qu'à celles de Karl Marx.

- 4 Il ne s'agit pas dans ce recueil de micro-histoire à proprement parler³, encore que Viktor Borisov s'y réfère explicitement. Celle-ci suppose, en partie tout au moins, l'étude des individus. Les sources qui s'y prêtent, journaux et correspondances intimes, autobiographies, etc., n'apparaissent massivement en Russie qu'à la fin du xviii^e siècle. C'est pourquoi derrière la description de la personne (Babkova), à plus forte raison du lignage (Kamenskii, Timoshina) se profile en pointillé la question de la typologie. Les auteurs se demandent si leurs héros sont représentatifs ou non d'une catégorie sociale. À titre de contre-exemple, le meunier de Carlo Ginzburg livre, à lui seul, tout un univers⁴.
- 5 L'historien de la Russie des xvii^e et xviii^e siècles doit donc reconstituer les vies privées essentiellement à partir des documents administratifs, qui renseignent sur les carrières, les possessions foncières, la fortune mobilière, les postes occupés, les passages aux divers octrois, fournissant ainsi des points de repères indispensables (Joukovskaia-Akelev). S'y ajoutent les archives monastiques, les testaments, les contrats de mariage, les généalogies, les procès (Glagoleva) et, dans quelques rares cas, une correspondance familiale, mais traitant surtout d'affaires (Berelowitch, Kosheleva, Sedov, Timoshina). Étant donnée la nature de ces différentes sources, il est presque inévitable que la mobilité sociale observée soit ascensionnelle : nos personnages seraient presque inconnus s'ils n'avaient pas réussi. Compte tenu de cette réserve, ce sont les élites, c'est-à-dire un dixième environ de la société russe, qui défilent sous la loupe des historiens. Paysans et citadins ordinaires sont absents du recueil, sauf lorsque le fondateur de la dynastie en personne, de condition modeste, ou ses descendants, ont conquis l'accès aux catégories privilégiées de la population (Babkova, Joukovskaia-Akelev, Timoshina). Les captives de l'article d'Alexandre Lavrov, dont la plupart ne nous livrent que leurs noms, constituent un cas à part.

Les familles

- 6 Qu'est-ce au juste qu'une famille dans la Russie des Temps modernes ? Bien plus vaste que la famille nucléaire que nous connaissons, c'est un lignage (rod), ensemble d'individus mâles qui sont censés descendre d'un même ancêtre et peuvent compter plusieurs dizaines de membres (les Pleščeev par exemple), sans compter les morts qui continuent d'en faire partie. Les femmes, elles aussi, appartiennent au lignage, mais on n'oublie jamais qu'elles viennent de lignages étrangers ou leur sont destinées⁵, ce qui leur confère un statut particulier. C'est pourquoi elles sont absentes des documents généalogiques du xvi^e siècle et n'apparaissent que timidement dans ceux des deux siècles suivants. Il a fallu aux auteurs de ce recueil des trésors d'ingéniosité pour identifier, dans certains cas, les épouses de leurs personnages.
- 7 Le terme de « clan » est utilisé par Olga Kosheleva pour désigner un conglomerat de familles aristocratiques distinctes, mais qui agissent de concert au mieux de leurs intérêts communs. Elle soumet préalablement la notion de « clan » à une discussion approfondie (mais sans référence à ses origines écossaises). Le mot ne se rencontre que

rarement sous la plume de ses co-auteurs, qui n'en donnent pas toujours une définition aussi rigoureuse.

- 8 Depuis le xvi^e siècle dans le milieu nobiliaire, plus tardivement chez les roturiers, apparaît le nom de famille, considéré comme un surnom⁶ (*prozvišče*). De temps à autre, à des intervalles variables, de l'ordre de trois ou quatre générations, les différentes branches d'un lignage se séparent. Elles portent le même nom, quelquefois en se distinguant par un ajout (les Musin-Puškin ne se confondent plus avec les Puškin tout court) et elles révèrent les mêmes aïeux, mais la branche la plus favorisée, par le souverain ou par la fortune, préfère comptabiliser à part les postes honorifiques et les avantages qui en résultent dans les querelles de préséance (*mestničestvo*). Elle se met ainsi à l'abri des pertes d'honneur que la parenté avec des homonymes peu reluisants pourrait lui occasionner. Le comportement des Revjakin, marchands à Bežec, est toutefois différent : ils couvrent l'inconduite des membres de la famille qui sombrent dans la délinquance et la boisson (Kamenskii).

- 9 La législation protège le lignage : c'est ainsi qu'une terre vendue par un de ses membres à un non-membre peut, durant une durée de quarante ans (presque deux générations !), être rachetée par un membre du lignage d'origine, procédure que les historiens ont baptisée « *rodovoj vykup* », expression qui correspond au « retrait lignager » français⁷. En droit, le lignage prime sur le mariage : c'est ainsi que, lorsqu'un mariage prend fin par la mort de l'un des conjoints, la dot de la femme lui est rendue, si elle est la survivante, et retourne à son lignage dans le cas contraire. Les biens du mari sont dévolus à ses enfants s'il en a, sinon à ses plus proches parents dans son lignage. En réalité, pour peu qu'on célèbre régulièrement des unions entre les mêmes lignages, la terre qu'on a dû rétrocéder à un moment donné peut revenir sous forme de dot, ou d'héritage, une génération ou deux plus tard, un phénomène que Valerie Kivelson résume par un dicton anglo-saxon : *What goes round, comes round* (Kosheleva) – à la différence des terres données à l'Église, qui ne sont pour ainsi dire jamais remises dans la circulation.

- 10 La réputation (partiellement justifiée) de despotisme de l'ancien régime russe pourrait faire voir dans ces dispositions le résultat d'un parti-pris unilatéral du tsar. C'est le contraire qui est vrai, et les élites russes ne se cantonnent pas dans un rôle passif. Le retrait lignager, le retour de la dot au lignage de la femme remontent probablement, dans leur esprit sinon dans la forme, à des coutumes antérieures à l'écrit et correspondaient de surcroît aux vœux des intéressés. La réforme de Pierre le Grand qui, pour éviter l'émiettement des domaines nobles, voulait que chaque propriétaire foncier lègue ses terres à un seul héritier, peut servir de contre-épreuve. Très vite, après la mort du premier *imperator*, on revient tranquillement au partage plus ou moins égal entre les héritiers, comme il se pratiquait auparavant (Kosheleva). À l'occasion de la campagne préparatoire (1767-1774) de la Commission législative voulue par Catherine II, des nobles de province demandent une réforme de l'héritage, dans le cas du décès de deux conjoints sans enfants (Glagoleva).

- 11 Souvent, c'est la mort d'un parent et les procès subséquents qui révèlent l'étendue de la famille. Des héritiers plausibles, végétant quelque part en province, s'avisent qu'un grand commis de l'État, possesseur d'une jolie fortune, a cessé de vivre. Ils se mettent sur les rangs, et comme les autres ayants droit résistent, entament des litiges qui peuvent durer des dizaines d'années. La majorité des quarante-quatre procès analysés par Olga Glagoleva et son équipe mettaient aux prises des parents ou des alliés. À

terme, ces actions en justice peuvent ruiner les familles et engendrer des inimitiés durables. Mais elles ont pour effet, dans l'immédiat, de renforcer, au contraire, les liens de solidarité au sein de la famille élargie (Babkova, Glagoleva).

- 12 Une solidarité sans faille est la marque du lignage, une solidarité cimentée avant tout par l'honneur collectif du nom. Car on aurait tort d'expliquer la recherche sans scrupule de la richesse (dont les exemples abondent) par la simple cupidité. Si les grandes familles veillent sur leur fortune, si les notables moins bien lotis s'efforcent d'arrondir leur patrimoine, c'est pour pouvoir honorer leurs défunts, qui sont l'objet d'un véritable culte. Son importance, aux yeux des Russes, ressort avant tout du comportement des familles, mais on en connaît aussi quelques témoignages directs, telle cette princesse du xvi^e siècle qui, parlant du souverain, supplie : « Qu'il ne nous prive pas de notre mémoire !⁸ ». Il faut à tout prix garder dans la famille les chapelles consacrées aux ancêtres, il faut pouvoir donner des terres (malgré les défenses expresses de la monarchie) ou de l'argent pour fonder des messes perpétuelles et des repas commémoratifs dont les obituaires (sing. sinodik) et les pitanciers (sing. kormovaja kniga) sont pleins (Kosheleva). Le choix des couvents et des églises chargées de ce culte faisait l'objet de savantes stratégies. Seules les familles très riches avaient les moyens de disperser leurs dons entre divers établissements religieux ; la plupart des lignages se contentaient d'un monastère prestigieux où le culte de leurs ancêtres était domicilié et qui recevait le gros de leurs aumônes et de leurs donations (Steindorff).
- 13 En raison de la quasi-absence de sources à caractère intime exposée ci-dessus, nous ne connaissons presque rien de l'intérieur des familles. On ne peut entièrement se fier au tableau, fort intéressant d'ailleurs, qu'en dresse Kornilovič : né au début du xix^e siècle, il ne pouvait connaître les mœurs du xvii^e, ou même du xviii^e siècle, que par ouï-dire⁹. Faute de témoignages directs, les conflits internes des lignages ne se révèlent à l'historien que lorsque la justice en est saisie. On apprend ainsi qu'un membre de la noblesse a utilisé un cochon comme arme de jet dans une querelle de famille (Glagoleva).
- 14 Il est possible cependant de déduire du vocabulaire employé pour constater un désaccord, ou au contraire une concertation réussie, que les conseils de famille, ou de simples conciliabules, étaient chose courante. C'est là, sans doute, qu'étaient prises les décisions engageant l'ensemble du lignage. L'autorité des membres les plus anciens, grands-pères, pères, oncles, n'était pas discutée : on se rangeait à leurs avis, on obéissait à leurs ordres, on suivait en toutes choses leur exemple. Vers la fin du xvii^e siècle, la gérontocratie tend toutefois à s'affaiblir, surtout dans l'aristocratie et surtout dans la capitale (Sedov).

Les moyens de parvenir¹⁰

- 15 Sanctifié de la sorte par la piété familiale, chacun pouvait donner libre cours à son désir de s'enrichir, et les familles ne s'en faisaient pas faute. Mais lorsqu'on était situé vers le bas de l'échelle sociale, sans être pourtant un serf ni un esclave, puisqu'on servait le tsar, comment se hisser un peu plus haut ?
- 16 Le moyen le plus simple, et le premier qui serait venu à l'esprit d'un homme de cette époque, c'était l'argent. Le pot-de-vin, monnaie universelle ayant cours légal, ne

correspondait pas exactement en Russie à une tentative de corruption¹¹. Il portait le doux nom de « présent d'honneur » (sing. počest') ou de « souvenir » (pominki). S'il n'était pas excessif, et s'il était suivi d'effet, il était apparemment considéré par les usagers comme une lubrification légitime (ne dit-on pas en français « graisser la patte » ?) des rouages de l'administration et de la justice. Il figurait, comme une démarche qui allait sans dire, dans les transactions ordinaires, et c'est pourquoi, dans les articles du présent recueil, il n'est pas nécessairement souligné. Tout ce qui vient d'être dit s'applique aussi à l'échange de services, plus indirect et plus amical, mais tout aussi contraignant (Berelowitch). Omniprésent, le pot-de-vin n'était cependant pas omnipotent : s'il était nécessaire pour réussir, il n'assurait pas, à lui seul, le succès.

- 17 Les frères Tomilov ont recours à la force brutale, associée à un poste subalterne dans l'administration. Leurs abus de pouvoir systématiques confinent au banditisme : concussion, kidnaping, coups et blessures entraînant la mort pour extorquer une malheureuse vache, tout leur est bon. Ils amassent céréales et objets de valeur, tout en restant à peu près impunis. Ils sont protégés par la distance (ils sévissent en Sibérie) et la mansuétude de leurs supérieurs, sensibles probablement à leurs pots-de-vin et qui surtout manquent de personnel. Ils sont réintégrés à plusieurs reprises, après enquête, dans leur grade de cadets de province (sing. syn bojarskij) et parviennent à transmettre leur statut et leurs biens à leurs descendants (Borisov). Qu'on ne s'imagine pas, cependant, que les forbans se recrutaient uniquement parmi la toute petite noblesse : Maksim Fedorovič Strešnev et ses deux fils, envoyés en semi-disgrâce gouverner Verhotur'e (1644-1646), en donnent la preuve. Leurs malversations y déclenchent une petite guerre civile et un gros scandale (Pavlov, note 67).
- 18 Aussi modestes que les Tomilov, les Šagarov se montrent plus respectueux des convenances – ou plus habiles. Grâce aux premiers succès, obtenus par le fondateur de la dynastie, Lazar' Fomin, cosaque d'origine ukrainienne, et qui se révèlent décisifs, le lignage obtient, en soixante-dix ans, la noblesse héréditaire. Il est vrai que les stratagèmes de Lazar' sont peu orthodoxes et l'exposent à des camouflets, mais il est sauvé par un aplomb phénoménal et sa volonté inébranlable de réussir. Ses descendants, à l'abri de leur emploi officiel de clerc (sing. podjačij) de la ville de Sevsk, ne passent pas trop de temps au bureau, et font tranquillement leurs affaires, de la distillation et du commerce d'alcool au prêt usuraire. Il est caractéristique de leurs méthodes feutrées que leurs débiteurs ne leur gardent pas rancune. Ils recommandent les Šagarov à leurs connaissances et nouent avec leurs créanciers des liens fort proches de l'amitié. C'est sans aucun doute leur urbanité et leur entregent qui leur valent d'échapper au service militaire (Joukovskaia-Akelev).
- 19 Les Tomilov et les Šagarov ne sont que d'obscurs plébéiens, qui se faufilent dans l'élite privilégiée et ne peuvent espérer davantage qu'un « anoblissement tacite ». Plus haut dans la pyramide des dignités, les problèmes se posent différemment. Les aristocrates qui dominent la cour impériale, les grands marchands comme les Pankrat'ev de Jaroslavl', ou leurs collègues plus modestes, les Revjakin de Bežec, sont obligés de respecter deux impératifs qui ne vont pas toujours bien ensemble : acquérir (des terres, de l'argent, des honneurs et des titres), mais aussi conserver le capital matériel et moral accumulé. Seuls ces moyens éminemment familiaux que sont le mariage et l'héritage peuvent obtenir ce double résultat.
- 20 Le cas de deux lignages de noblesse provinciale, les Strešnev dont la fille épouse le tsar Michel, les Miloslavskij qui deviennent les beaux-parents du tsar Alexis, est de toute

évidence particulier. Andrej Pavlov montre que cette ascension fulgurante, qui rejaillit sur les deux familles sous la forme d'une pluie de titres répandue sur toute leur parenté, et d'une intégration, plus lente celle-là, dans l'aristocratie, a commencé par une patiente progression. Ce sont ces modestes débuts qui leur ont permis de prendre pied dans la cour et de se faire connaître. L'heureuse conclusion est due peut-être à la beauté des deux fiancées du tsar (dont les sources ne nous disent pas grand-chose) et certainement à la protection et aux intrigues de parents influents (Pavlov).

- 21 Une dynastie marchande, les Pankrat'ev, offre un exemple d'ascension sociale qui combine le sens des affaires, une politique matrimoniale avisée et une utilisation intelligente de l'appareil d'État. Montée en deux ou trois générations, leur entreprise se spécialise dans le commerce des fourrures de Sibérie. Avec le temps s'y ajoutent d'autres activités, salines et chantiers navals, ainsi que les importations de produits d'Europe occidentale. Un de leurs membres est nommé, en raison de sa compétence professionnelle, au secrétariat du Trésor (1639). Dès lors les Pankrat'ev, qui jusque-là ont recherché l'alliance d'autres familles marchandes, s'unissent aussi à des figures notables de la haute administration, ou à leurs filles. Tant et si bien qu'une Pankrat'eva, riche veuve, se marie (contrainte et forcée, et pour quelques mois seulement, il est vrai) au prince Ivan Andreevič Hovanskij¹² (Timoshina).
- 22 Trois grandes familles de l'aristocratie, les princes Odoevskij, les princes Čerkasskij et les Šeremetev, unies du reste par plusieurs mariages, agissent de concert pour accroître et transmettre leurs patrimoines. Cela ne va pas sans des entorses à la coutume : le bojarin Fedor Ivanovič Šeremetev (1576-1650) décide de transmettre sa fortune, qui est considérable, à sa fille Evdokija, seul enfant survivant, et à son gendre, le prince Nikita Ivanovič Odoevskij. Ce faisant, il lèse les fils de son cousin, Petr Nikitič Šeremetev († 1609), qui, pendant le Temps des Troubles, a fait le mauvais choix. Plus grave encore, il fait sortir les terres du lignage. L'avenir lui donnera raison.
- 23 En matière matrimoniale, ces trois familles recherchent d'abord la proximité avec la dynastie régnante – ou avec ses favoris : la seule fiancée qui n'appartienne pas à l'aristocratie parmi celles qu'épousent les Odoevskij est, comme par hasard, Akulina Fedorovna Rtščeva, la fille d'un favori du tsar Alexis. Viennent ensuite le prestige et les titres du lignage auquel on projette de s'unir, et la richesse, essentiellement foncière, du conjoint potentiel, sans qu'on puisse déceler une préférence marquée pour l'un ou l'autre de ces deux facteurs. La comparaison avec les unions des cousins Šeremetev (dits « les Petrovič ») est éloquent : leurs fiancées appartiennent à des familles d'administrateurs (d'jaki) ou de moyenne noblesse, et les aristocrates sont l'exception. Le triomphe posthume de Fedor Šeremetev et l'aboutissement, en forme d'apothéose, de sa stratégie sont le mariage, en 1743, de la plus riche jeune fille à marier de Russie, la princesse Varvara Alekseevna Čerkasskaja, avec le plus riche héritier, Petr Borisovic Šeremetev (Kosheleva).
- 24 La biographie du plus illustre des princes Odoevskij, Nikita Ivanovič (1606-1689), permet de comprendre les mécanismes d'une éclatante réussite more moscovitico, et en révèle les limites. L'orphelin qui, à dix ans, après avoir enterré son père, se réfugie à Moscou, est devenu, au soir de sa vie, le leader incontesté de l'aristocratie de la cour et son porte-parole officieux. Il est l'un des propriétaires fonciers les plus riches du pays. Il peut s'enorgueillir d'avoir mené à bien plus d'une mission difficile, et notamment d'avoir présidé, parce qu'il a des lettres, à la rédaction de l'Établissement, ou code de lois, de 1649 (Sobornoe Uloženie).

- 25 Cette grandeur a un prix : la docilité. Entré vers 1625 dans l'intimité du tsar Michel, du fait de sa nomination comme spal'nik – un des jeunes aristocrates qui ont un accès permanent à la Chambre du souverain – il mérite sa confiance par l'obéissance sans faille qu'il lui voue, comme à ses quatre successeurs. Tous le comblent de bienfaits – titres et terres – jusqu'au jour où il commet une erreur fatale. Il soutient, prudemment d'ailleurs, le parti des Miloslavskij et de la régente Sophie. Cela suffit pour ruiner son lignage : Pierre le Grand retire sa faveur aux Odoevskij, dont le dernier représentant, un siècle plus tard, triche aux cartes et vole les mises pour avoir de quoi vivre, ce qui ne l'empêchera pas de devenir sénateur (Sedov).

Les macro-structures

- 26 Dans cette histoire « au ras du sol », les grands sujets ont tendance à disparaître derrière le grouillement des intérêts particuliers. Les groupes sont appréhendés à travers un lignage qui sert d'exemple. Les institutions ne sont mentionnées que lorsqu'elles jouent un rôle dans un destin individuel : le lecteur les entrevoit de temps en temps, toujours de biais et de manière fragmentaire, comme la bataille de Waterloo vue par Fabrice del Dongo. Le temps lui-même est suspendu, parce que les hommes vivent dans leur présent, non dans une Histoire anonyme. À l'exception de l'étude portant sur les nominations au grade de général dans l'armée de terre de 1730 à 1763, qui montre que la promotion au mérite progresse aux dépens du népotisme (Chernikov), l'évolution de la société et de l'État est presque invisible. Seules demeurent les sagas des lignages, de l'obscurité au triomphe, ou vice-versa.
- 27 On pourrait soutenir que c'est là une juste revanche sur l'histoire classique, où les individus ne subsistent, pour reprendre une expression de Marx, que « dans les pores » du récit principal. Mais cette manière de compter les points ne ferait que perpétuer une dichotomie absurde entre deux manières, également valides, d'écrire le passé. L'histoire à la loupe, bien loin de supplanter l'histoire globale, l'éclaire en réalité sous son véritable jour.
- 28 Son principal mérite est de nous restituer des individus concrets, au lieu de sujets fictifs comme « les clercs de notaire », « les maraîchers » ou « le clergé ». Aucune de ces dénominations n'est littéralement fausse, mais elles laissent entendre non pas seulement que les personnages étudiés exercent ces professions ou appartiennent à l'Église, vérité incontestable, mais encore qu'ils se comportent comme tels en toutes circonstances, ne fréquentent que leurs pareils, et sont revêtus d'un uniforme invisible¹³ qui les enrégimente, qu'ils le veuillent ou non, dans une cohorte – toutes assomptions qui oublient l'effarante diversité des êtres humains.
- 29 Nul historien décrivant la Russie des xvii^e et xviii^e siècles ne peut ignorer la hiérarchie officielle moscovite, qui classe les grades et les occupations par ordre de dignité : les réparations pour offense à l'honneur sont ainsi méticuleusement tarifées, dans l'Établissement de 1649, depuis le tsar jusqu'aux prostituées. Le malentendu commence lorsque, avec les meilleures intentions du monde, ayant choisi une des catégories de la hiérarchie comme domaine de recherche, on la transforme en sphère à part, isolée des autres catégories, bref un objet, une chose, et non plus un ensemble de personnes, mouvant par définition¹⁴. Or le point de convergence le plus frappant du présent recueil est précisément le fait que les individus occupant une place déterminée dans la société entretiennent toutes sortes de relations, qu'il s'agisse d'affaires, d'amitié ou de

mariage, avec des personnes appartenant à des catégories différentes (Berelowitch, Borisov, Timoshina). Bien plus, c'est quelquefois leur position à l'intersection de plusieurs statuts, et leur habileté à jouer de ces différences, qui font leur force, comme dans le cas des Šagarov (Joukovskaia- Akelev).

- 30 Un autre apport de l'histoire au microscope, dont nous n'avons encore que l'ébauche, dans ce recueil comme ailleurs, est de nous faire comprendre que les institutions, les courants d'idées, les classes, les fluctuations économiques, tous les macro-objets de l'histoire classique, ne sont que la somme algébrique des individus qui leur appartiennent, les utilisent ou y participent¹⁵. Si l'on essaie, dans les exemples d'ascension sociale que décrit ce volume, de séparer la part de l'individuel de celle des institutions, on constate qu'elles sont inextricablement enchevêtrées comme les deux serpents du caducée. Le succès personnel favorise la montée en grade, et celle-ci à son tour ouvre les portes à de nouveaux gains. En vérité, les institutions sont modelées par les individus – leur personnel et leurs usagers – et les institutions le leur rendent bien.
- 31 C'est une illusion d'optique, que partageaient vraisemblablement certains Russes des xvii^e et xviii^e siècles, qui nous fait voir la société sous la forme d'un organigramme. Mais est-ce bien un défaut de la vision qui en est responsable ? Un des passages du Capital, à la fois admirable et fascinant (je laisse de côté la question de sa véracité), retrace la genèse de la marchandise. Tout ce qui transforme un objet, sac de blé, pièce de toile ou faucille, en marchandise est entièrement humain. C'est le travail des hommes, leurs besoins et leurs conventions qui lui donnent un prix et le mettent sur le marché. Pourtant « l'œuvre de leurs mains se dresse devant eux comme si elle leur était étrangère ». On peut imaginer qu'il existe un fétichisme de l'État, de la société, de ses institutions, comme il existe un fétichisme de la marchandise : « les hommes font leur propre histoire, mais ils ne savent pas qu'ils la font ». Si tel est le cas, la micro-histoire est probablement l'outil idéal pour une réappropriation rétrospective.

NOTES

1. Titre d'un ouvrage publié en 1992, P. : La Découverte.
2. Les articles auxquels il est fait ici référence sont désignés par le nom de leur auteur.
3. Cf. par exemple Jacques Revel, « L'histoire au ras du sol », in Giovanni Levi, Le pouvoir au village : Histoire d'un exorciste dans le Piémont du xvii^e siècle (traduction française de L'eredità immateriale : Carriera di un esorcista nel Piemonte dei Seicento, par Monique Aymard), P. : Gallimard, 1989, p. I-XXXIII, et, édité par le même auteur, Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience, P. : Gallimard-Seuil, 1996.
4. Carlo Ginzburg, Le Fromage et les vers : L'univers d'un meunier du xvi^e siècle, traduction française de Il Formaggio e i vermi : il cosmo di un mugnaio del' 500, par Monique Aymard, P. : Flammarion, 1980.
5. Ce que l'étymologie confirme : la sœur (soror, Schwester, sestra) signifie « celle de l'étranger » (Émile Benveniste, Le vocabulaire des institutions indo-européennes, vol. I, P. : Éditions de Minuit, 1969).
6. Comme en Angleterre (surname) ou dans la France moderne (« sobriquet »).

7. Cf. Montesquieu, *L'Esprit des lois*, V, 9.
8. « ... nas ne učinit bespamjatnyh ! » (A. Berelowitch, *La hiérarchie des égaux*, P. : Seuil, 2001, p. 395-396). Elle craint qu'Ivan IV n'annule le don fait par elle au monastère de la Trinité-Saint-Serge.
9. Kornilovič, Aleksandr Osipovič (1800-1834), « O častnoj žizni russkih pri Petre I [La vie privée des Russes sous Pierre I] », *Russkaja starina* [Les anciens usages des Russes], SPb., 1824, p. 160-165.
10. Emprunté à Béroald de Verville, *Le moyen de parvenir*, 1617.
11. Sauf si la somme et le déni de justice étaient exorbitants : on parlait alors de « posul ». Brian L. Davies a montré, de façon convaincante, que les présents faits au gouverneur (voevoda) par les habitants de la ville lors de son entrée en fonction n'étaient pas destinés à le corrompre, mais à faire de lui, symboliquement, un membre de la communauté, capable par conséquent de comprendre, sinon de partager, leurs points de vue.
12. Héros éponyme de la Hovanščina, Ivan Hovanskij surnommé « Tararuj » (c'est-à-dire « qui parle pour ne rien dire ») fut décapité en 1682.
13. L'expression est de San Antonio (La Tombola des voyous, P. : Fleuve noir, 1957).
14. Cf. Antoine Roulet, Olivier Spina, Nathalie Szczech, « Introduction », dans les mêmes, éd., *Trouver sa place : Individus et communautés dans l'Europe moderne*, Madrid : Casa de Velasquez, 2011 (Collection de la Casa de Velasquez, n° 124), p. 3 : dans les schémas d'Ernest Labrousse comme dans ceux de Roland Mousnier, « les sociétés d'Ancien Régime sont considérées comme fonctionnalistes et les comportements de leurs membres, déterminés par l'appartenance à des catégories [...] dans ce mouvement de réification des rapports sociaux [...] des barrières analytiques sont érigées entre les différents types de groupes [...] Les relations en leur sein doivent, par nature, être radicalement différentes, au prétexte qu'ils seraient juridiquement autonomes et rempliraient des fonctions sociales différentes. »
15. Cf. Revel, « L'histoire au ras du sol », p. XII : la micro-histoire entend « ... étudier le social non pas comme un objet doué de propriétés, mais comme un ensemble d'interrelations mouvantes à l'intérieur de configurations en constante adaptation ».

AUTEUR

ANDRÉ BERELOWITCH

CERCEC, EHESS